

La clef des champs

Patrice-Hans Perrier

Volume 53, numéro 216, automne 2009

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/33144ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La Société La Vie des Arts

ISSN

0042-5435 (imprimé)

1923-3183 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Perrier, P.-H. (2009). La clef des champs. *Vie des arts*, 53(216), 23–25.

LA CLEF DES CHAMPS

Patrice-Hans Perrier

LE SUCCÈS DU GENRE PAYSAGE NE SE DÉMENT PAS.

À PREUVE, AUTOUR DU THÈME SIMPLEMENT

INTITULÉ *NATURE*, LES VINGT-SIX PEINTRES

QU'A FACILEMENT RASSEMBLÉS LA GALERIE

DE BELLEFEUILLE ONT TOUS PRÉSENTÉ

DES TABLEAUX DE PAYSAGES.

Un coup d'œil suffit pour se rendre compte qu'à une ou deux exceptions près, on ne décèle nulle présence humaine directe (un personnage) ou indirecte (bâtiment, route, véhicule) dans les tableaux de l'exposition *Nature*. La plupart des toiles s'étirent à l'horizontale comme c'est l'usage pour la peinture de paysage. Si l'on exclut les panneaux de



Robert Marchessault
Fama, 2008
Huile sur panneau
40,6 x 40,6 cm

Peter Krausz d'où le ciel est toujours absent, les productions des autres artistes sont occupées par des ciels qui couvrent au moins la moitié de la surface peinte, souvent les trois-quarts et même davantage. Si certains ciels annoncent un orage ou feignent au moins d'être un peu tourmentés, tous les autres baignent dans une sérénité que troublent parfois, il est vrai, quelques nuages impétueux annonciateurs de colères célestes. En somme, vingt-six peintres donnent de la nature, dans sa version paysagère, une vision plutôt lissée et idyllique. Ce faisant, ils prennent à contre-pied les positions des très nombreux artistes actuels qui, en donnant un reflet dévasté du monde qui nous entoure, dénoncent à qui mieux mieux pollution et saccages des milieux naturels. En s'opposant ainsi aux imprécations des artistes annonciateurs des malheurs du monde, les artistes qui exaltent des vues aussi imaginaires que bucoliques

du paysage se classent-ils d'emblée dans les rangs de l'arrière-garde? Produiraient-ils de telles œuvres par pure provocation? Ni l'un ni l'autre. Ils renouent tout bonnement avec une tradition que l'on peut faire remonter au XVII^e siècle et assurément au XVIII^e siècle européen du paysage qui offre une vision du monde idéalisée. Ils rouvrent des fenêtres sur une nature perçue comme souveraine. Ce point de vue n'est pas si innocent qu'il le paraît. On trouvera ici un bref relevé analytique des tableaux des artistes Robert Marchessault, John McCormick et Peter Krausz qui témoignent un peu de l'esprit général de l'exposition collective *Nature*.

Yves Giraud, dans une allocution traitant du *Paysage à l'époque de la Renaissance*, soutient que «le paysage manifeste donc la



John McCormick
Into Spring, 2008
Huile sur toile de lin
91,4 x 91,4 cm

suffisance de l'œuvre d'art, monde fermé sur lui-même – ode courbée sur son image – parce qu'il est plénitude». Du regard de l'observateur jusqu'aux courbes de l'horizon, la plénitude serait tributaire d'une naissance au monde. Mais de quel monde s'agit-il ?

ESPACES ÉVANESCENTS

Fort curieusement, les artistes invités par la Galerie de Bellefeuille ont fait le pari d'inviter la nature à s'infiltrer par tous les pores de leurs tableaux sans jamais qu'une trace humaine n'y soit conviée. Attitude naturaliste, s'il en est, qui semble renouer avec le siècle d'or de la peinture des Pays-Bas, au XVII^e siècle, point tournant qui allait faire éclater le « cadre » du paysage pour le libérer de son rôle de faire-valoir.

À une époque – la nôtre – où les modes sont fugaces et les repères esthétiques

morcelés, l'art du paysage témoigne de la prévalence de la nature. En fait, les peintres paysagistes d'aujourd'hui réinscrivent le sacré à l'ordre du jour. Faut-il rappeler que le sacré de la nature remonte à une époque bien antérieure à celle où les moines du Moyen Âge européen entreprennent de domestiquer les champs et les cours d'eau ? Et voici que cet espace primordial semble défilé sous les yeux des visiteurs de l'exposition *NATURE*. Encore faudrait-il réapprendre à marcher dans ce qu'il reste aujourd'hui de prés verdoyants.

Robert Marchessault cadre ses tableaux à la manière d'un contemplatif. De son propre aveu, il considère « les arbres comme les symboles vivants d'une quête spirituelle qui tente de concilier verticalité et horizontalité, terre et ciel, humain et divin » dans cet état d'esprit qu'il recrée de splendides futaies qui se dressent au centre de grands espaces défrichés. Les quelques arbres trônant au milieu des champs affichent des airs de

personnages solitaires. On se plaît à s'identifier à ces derniers rescapés d'une nature sylvestre disparue.

Marchessault s'est notamment inspiré du grand maître britannique John Constable. Cependant il aime brouiller les références picturales. D'ailleurs, il s'emploie à confondre les amateurs d'art au point, déclare-t-il, qu'« ils seront incapables dans l'avenir d'identifier l'époque à laquelle correspondent mes œuvres ». Il n'est pas le premier à se jouer ainsi de la chronologie du monde de l'art. Déjà, en pleine révolution industrielle, les Préraphaélites anglais désiraient renouer avec la pureté artistique des primitifs italiens. Sans pour autant tomber dans le pastiche.

Le même désir de transcendance, d'immanence devrait-on dire, se retrouve dans les œuvres de John McCormick. L'artiste californien se démarque par le velouté de son coup de pinceau : une approche qui procède par « mutation de la palette des tonalités », pour reprendre ses mots. Cet autre émule des paysagistes britanniques du XIX^e siècle met en scène une nature riche et dense, celle – évidemment – d'avant les grands ravages du siècle suivant.

LA DÉROUTE DES SENS

Prenant acte des dégradations de l'environnement, McCormick affirme que c'est « notre déconnexion spirituelle d'avec la nature » qui en serait la principale cause. Par-delà les artifices de la représentation, l'artiste s'efforce de mettre en scène « un état d'esprit qui permettra au spectateur de se plonger dans une expérience sensorielle et contemplative ». Quelquefois, la nature s'efface d'elle-même comme si l'atmosphère et le cours du temps venaient altérer ses manifestations. Les sens alors sont déroutés.

Tout comme McCormick, Marchessault travaille entre l'authenticité de ce qu'il a sans doute réellement vu au cours de sa vie et dont il se souvient, et la force d'évocation de scènes fabriquées de toutes pièces. Il assure avoir la vague sensation de se perdre dans ses propres tableaux et aime profiter de ces moments pour réagir aux expériences qui le taraudent : « Ces expériences, précise-t-il, m'aident à

comprendre pourquoi je suis sur cette terre : elles surviennent souvent lorsque je me trouve à l'extérieur, dans de grands espaces ouverts. »

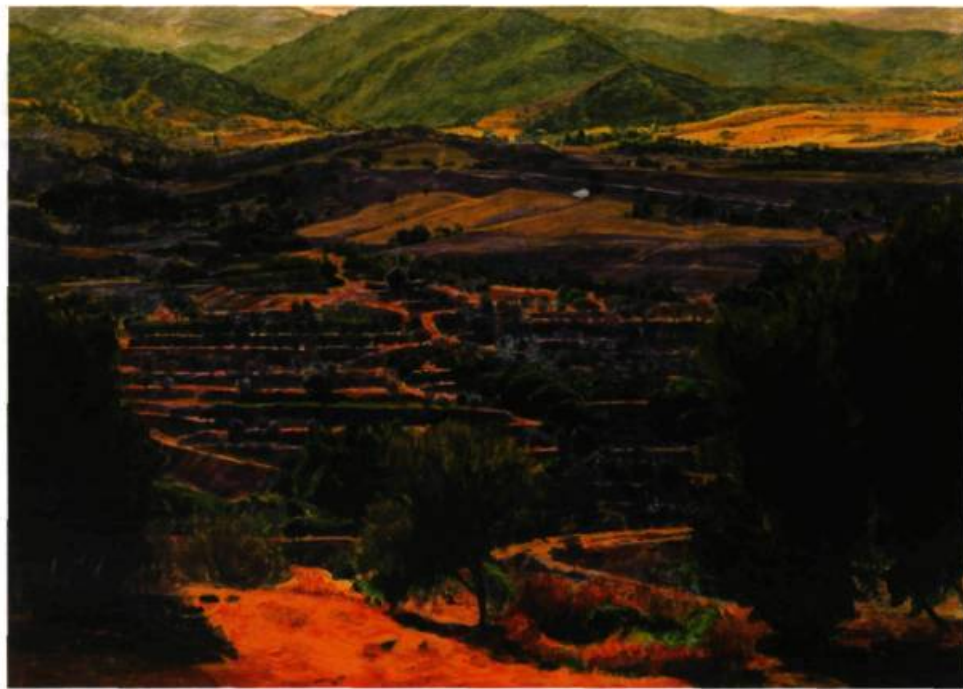
En abaissant la ligne d'horizon de ses tableaux, Marchessault dramatise ses compositions en libérant le ciel et l'atmosphère ambiante. Le peintre ontarien tente le plus simplement du monde de se « réapproprier des dispositifs visuels transmis aux peintres afin de les utiliser comme instruments d'investigation ». On chercherait en vain de nouveaux procédés au cœur d'un art qui se préoccupe plutôt de provoquer des associations perceptuelles.

LES DIGUES SAUTENT

Ce parti pris pour des compositions où la nature trône en solitaire n'exclut toutefois pas le passage de l'homme. Peter Krausz, artiste montréalais, recourt au procédé du clair obscur pour restituer les traces de collectifs ayant labouré les flancs de la terre pour s'y adonner à des cultures vivrières ou pour y faire pousser des essences d'arbres domestiqués. Usant de l'art de la perspective avec brio, il emporte le regard de son public à vol d'oiseau pour le placer en position de juge. Et que voit-il ? Un pays abandonné. À quand remonte cette désertion ? Impossible de savoir si elle s'est produite il y a quelques heures avec la fuite de ses occupants ou bien, depuis plus longtemps, après le départ d'ancêtres relativement éloignés.

Inspiré par la *Divine Comédie* de Dante, Krausz met en scène des espaces qui attestent certes du passage du temps où le végétal et le minéral se côtoient en toute fraternité, pourrait-on dire. Encore que la magistrale transformation que le peintre montre de la *materia prima* laisse supposer que, nous autres humains, nous n'y serions peut-être pour rien. En fait, c'est notre regard qui crée le temps. Posture de voyeurs qui ne savent plus distinguer entre nature et culture. Cet art tout en étagements plutôt qu'en strates géologiques se rapproche de celui d'un Cézanne ou du jeune Balthus.

Si dans ses œuvres John McCormick scande les manifestations d'une nature qui paraît intacte, Peter Krausz, pour sa part,



Peter Krausz
Eucosmie # 15, 2007
Secco sur papier
55,9 x 76 cm

semble avoir interrompu la marche de son chronomètre pour rappeler que des hommes ont dû façonner les minutieux paysages qu'il peint. Des hommes ? Mais où sont-ils donc ?

Voici une terre peignée, lissée, parfaitement domestiquée : elle donne le sentiment que les paysages de Krausz sont des portions d'éternité. Avec la triple question qu'il avait posée, « D'où venons-nous ? Que sommes-nous ? Où allons-nous ? », Gauguin semblait annoncer, au crépuscule du XIX^e siècle, le purgatoire des temps modernes.

Usant de procédés qui s'apparentent à la cinématographie, Peter Krausz, à la différence d'un Robert Marchessault, provoque des dissociations perceptuelles. Son paysage intitulé (*No*) *Man's Land no.17* semble inviter la communauté humaine à s'y établir. Les teintes terre de Sienne, ocre ou vert olive se déclinent sous une lumière clémente qui est, toutefois, sur le point de s'estomper. Certains peintres usent du paysage comme d'une invitation à la contemplation. D'autres, au contraire, se préoccupent de maintenir l'esprit en état d'alerte pour finir, avec leurs subtiles manipulations de l'espace, par perturber notre perception du temps. □

EXPOSITION

NATURE
Peintures

ARTISTES

Victoria Adams, Danielle April, John Barkley, Paul Béliveau, David Bierk, Carmelo Blandino, Bobbie Burgers, Yehouda Chaki, Andras Csasar, Joan Elliott, Judy Garfin, Dominique Gaucher, Fabian Jean, Joshua Jensen-Nagle, Peter Krausz, James Lahey, Sylvain Louis-Seize, Nathalie Maranda, Robert Marchessault, Alexandre Masino, John McCormick, Brent McIntosh, Steven Nederveen, Jacques Payette, Andrew Ruckledge, Michael Smith

Galerie de Bellefeuille
1367, avenue Greene
Montréal
Tél. : 514 933-4406
www.debellefeuille.com
art@debellefeuille.com

Du 12 au 23 mars 2009